

DU « CHERCHER AVEC SOIN » AU « CHERCHER AVEC AUDACE » LA RÉSISTANCE PAR ET DANS LA RECHERCHE

FROM “RESEARCHING WITH CARE” TO “RESEARCHING WITH AUDACITY” RESISTANCE IN AND THROUGH RESEARCH

Marwa MAHMOUD¹

*Université de Genève, Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation,
équipe Identités et Apprentissages en Contextes de Transition (I-ACT), Suisse*

*Université de Lausanne, Faculté des sciences sociales et politiques,
Institut de psychologie, Suisse*

RÉSUMÉ

Promouvoir la justice sociale est un défi actuel de la recherche scientifique en général et du domaine de la formation des adultes en particulier. Pour une telle visée, prendre en considération la possibilité d'une justice cognitive est central. Dans cette perspective et à travers cette contribution, je montre en quoi l'éthique du *care*, en tant que base d'une posture de recherche, le *chercher avec soin*, présente certaines limites. Puis, je développe une autre posture appelée *chercher avec audace*.

Mots-clés : audace, *care*, conscientisation, justice cognitive, participation, résistance en recherche.

ABSTRACT

Promoting social justice is a current challenge of the scientific research in general and the field of adult education in particular. Working towards such a promotion, one must take into consideration the possibility of a cognitive justice. In this regard and by this contribution, I show why the ethics of care in research – as a base of a research position (researching with care) – has some limits and then I develop another position called researching with audacity.

Keywords: audacity, care, cognitive justice, conscientization, participation, research as resistance.

¹ L'autrice remercie les coordinatrices de ce numéro thématique ainsi que les relecteurs et relectrices pour leurs différents apports.

INTRODUCTION

Viser une justice sociale au sein de la recherche scientifique en sciences humaines et sociales (SHS dans la suite du texte), c'est s'interroger sur la possibilité d'une *justice cognitive* (Visvanathan, 2009), c'est-à-dire reconnaître les différentes formes de savoirs, la manière d'en rendre compte au sein de la recherche et s'opposer à un seul type de savoir dit scientifique, majoritairement positiviste. Toutefois, parmi les rapports de domination historiquement institués, la *colonialité des savoirs*, aussi appelée *contrôle de l'intersubjectivité*, a été mise en avant par Quijano (2000). En effet, au sein de la recherche en SHS, certains types de savoirs renforcent les structures de pouvoir et de domination ; elles sont au mieux étudiées et critiquées, sans se donner les moyens de lutter contre celles-ci (Adams et al., 2015). Dans cette perspective, la recherche en SHS est appelée à se libérer des rapports de domination existant en son sein afin de ne pas perpétuer les dynamiques qui assujettissent certains groupes, pour un monde plus juste et habitable. Le concept du *soin* ou du *care*, notamment pour la recherche en formation des adultes, basé sur l'éthique « féministe » du *care* (Brugère, 2021, p. 100), semble être d'un intérêt particulier dans l'effort commun de chercheurs et de chercheuses² à avancer vers cet objectif.

Si *chercher avec soin* est une approche prometteuse, la posture que cela implique est-elle suffisante pour avancer vers une justice cognitive ? L'objectif ici est de montrer que *chercher avec soin*, s'appuyant sur l'éthique du *care*, connaît certaines difficultés et qu'un *chercher avec audace* permettrait de mieux avancer vers celle-ci. Pour ce faire, je rappelle d'abord certains aspects du *care* et son avatar, le *dirty-care*, et leur application dans la recherche en SHS. Ensuite, je présente brièvement des extraits de données empiriques et un retour réflexif sur l'*épistémologie de la relation d'enquête* en lien avec ma propre démarche de recherche. Enfin, je développe l'idée d'une posture de recherche appelée *chercher avec audace* ayant pour objectif d'aller vers plus de justice cognitive.

CARE ET DIRTY-CARE

L'éthique du *care* permet de penser le lien social par le biais de la sollicitude et le souci des autres dans une société néolibérale de la compétition et de la productivité (Brugère, 2021). Elle omet cependant de concevoir la nécessité de « se défendre » (Dorlin, 2017) pour les groupes dominés, inséparables des dynamiques d'injustices du monde néolibéral que cette éthique critique. En effet, lorsqu'on parle de justice, on parle aussi d'*émancipation*, de *lutte* et de *résistance* menées par les personnes minorisées. Pour Dorlin, si le *care*, résultat historique d'une assignation, a permis de montrer le type de rapport au monde qu'implique une position minoritaire et la posture morale que cette assignation produit, le *care* « advient en réalité par et dans la violence et génère un positionnement éthique bien différent de la seule proximité affective, de l'amour (...) » (Dorlin, 2017). Cette *violence* endurée produit surtout un *dirty-care*. L'attention portée à autrui est en fait une attention contrainte ou requise. Elle permet aux dominé·es de « se projeter en permanence sur les intentions de l'autre, à anticiper ses volontés et désirs, à se fondre dans ses représentations à des fins d'autodéfense, produit de la

² Le terme « les chercheurs et les chercheuses » revenant plus d'une vingtaine de fois dans le texte, la formule « chercheur·ses » lui sera préférée.

connaissance, une connaissance des plus poussées, documentées, sur les groupes dominants » (Dorlin, 2017). Le *dirty-care* est *a fortiori* « le sale soin que l'on se porte à soi-même, ou plutôt à sa puissance d'agir, en devenant, pour sauver sa peau, les expert·es des autres » (Dorlin, 2017). Une expertise de l'autre qui se construit au détriment d'un soi, d'une subjectivité, mais qui est déterminante pour l'émancipation et, c'est ce que je soutiendrai à travers ce texte, qui peut devenir une force lorsqu'elle est conscientisée, car « là où il y a domination, existe aussi un lieu pour de la résistance, pour des subjectivités résistantes » (Dayan-Herzbrun et al., 2006, p. 6).

L'autre face de l'assignation minoritaire, le *dirty-care* de soi, ne met pas l'accent sur la sollicitude, des « sujets de besoin » (Brugère, 2021, p. 64) et des situations de vulnérabilité mais n'implique pas non plus un retour vers des « sujets de droit rationnels » (p. 55). Elle souligne plutôt la nécessité de reprise de contact avec une connaissance de soi, de sa propre subjectivité. Appliquée au monde de la recherche en SHS, cette connaissance de soi a plusieurs fonctions. Elle permet notamment aux chercheur·ses une autoréflexivité et développe une résistance aux assignations et à l'assujettissement de certains types de savoirs. Nous verrons que cette résistance est nécessaire aux chercheur·ses d'autant plus s'ils ou elles font parties ou sont assignées à des groupes minorisés. Le *chercher avec soin*, ne tenant pas suffisamment compte des dynamiques de lutte et du *dirty-care*, peut difficilement parvenir à une justice cognitive.

En effet, au sein de la recherche, les savoirs produits sont souvent des connaissances poussées sur les groupes dominants, principalement produits par ceux-ci et qui taisent ou interprètent mal les voix et intérêts des groupes marginalisés (Gowdie, 2022). De plus, un sentiment fort d'*aliénation épistémique* amène même les universitaires *des Suds* à perpétuer les épistémologies et catégories postcoloniales (Piron, 2017). Il s'agirait donc d'identifier là où le *dirty-care* opère, en faveur des savoirs dominants, pour en faire une force de résistance. D'ailleurs, une des dimensions centrales de la *pédagogie des opprimés* de Freire (1968/2018) est la *conscientisation* par l'opprimé de sa « dualité pour qu'il se sépare de la partie de l'opprimeur qui est en lui » afin de « se libérer eux-mêmes et libérer leurs oppresseurs » (Chambat, 2006, p. 52). Néanmoins, pour élucider le problème du *dirty-care*, le processus de *conscientisation* freirien doit être appliqué à tous. Nous reviendrons sur ce point.

CHERCHER AVEC SOIN

L'éthique du *care* propose une ontologie et un vocabulaire avec lequel elle lit le monde. Dans la recherche en formation des adultes, elle se décline en une posture à incarner et qui permettrait une critique du système dominant en étant « avec les personnes » et en entrant en *résonance* avec autrui même quand les statuts sociaux sont différents, voire asymétriques. Toutefois, j'avance que le *care* en tant que posture de recherche ne permet pas (1) d'avoir une rhétorique qui interroge les pratiques et théories, une interrogation pourtant nécessaire pour une justice cognitive ; (2) ne garantit pas l'entrée en résonance avec autrui et (3) que malgré une éventuelle entrée en résonance, une attention à la dimension du *soi* est nécessaire. Non pas que la primauté de la dimension relationnelle soit remise en cause, elle me semble en effet fondamentale. Néanmoins, c'est la *manière de voir* autrui et le *champ lexical* du *care* qui sont ici questionnés.

L'éthique du *care* prend racine dans la critique faite par Gilligan (1982) aux travaux en psychologie du développement moral des enfants pour « en révéler les failles scientifiques liées à la tendance des théoriciens du développement à projeter une image masculine sur leur réflexion » (Brugère, 2021, p. 17). Cette critique, rejoignant l'épistémologie *du point de vue*, est révélatrice du fait que toute théorie porte les traces de la socialisation des théoricien·nes et que cette socialisation est une condition de leur lecture du monde, de leur lecture d'*autrui*. Cette même critique permet de relever que l'éthique du *care* est une réflexion qui se fait principalement à partir d'un positionnement « de femmes hétérosexuelles de milieu privilégié » (Molinier, 2022, p. 252). Si l'objectif est encore la justice cognitive, les perspectives du *care* gagneraient à être articulées à d'autres positionnements (Berthelot-Raffard, 2018). Néanmoins, l'exercice n'est pas aisé puisque ce que propose Gilligan est de distinguer, sans hiérarchiser, deux morales, l'une selon la *justice* (dans une logique masculine classiquement connue) et l'autre selon le *care* (une logique qui découlerait de la position minorisée des femmes). Ainsi, poursuivre un but de *justices* sociale et cognitive entre en contradiction même avec l'éthique basée sur le *care*, qui s'appuie non pas sur une logique de la justice communément répandue, mais sur celle de la « compréhension des responsabilités partagées et des rapports humains » et de la « préoccupation fondamentale pour le bien-être d'autrui et la nécessité de l'entraide » (Brugère, 2021, p. 19). L'exigence serait alors de définir de manière précise quel type de justice est poursuivi et ce que chacun entend par ce terme dans les différentes théories. Dans ce texte et comme évoqué, j'entends par *justice* en recherche en SHS la possibilité de rendre compte des différents types de savoirs, relevant d'épistémologies et de cosmologies différentes de celles de la société néolibérale dominante. Autrement dit, de formes « de connaissances qui résonnent avec les réalités locales et servent mieux les communautés locales » indigènes (Adams et al. 2015, p. 223) ou non privilégiées.

LE PERFORMATIF DU *CARE* EN RECHERCHE

Le langage, outil de communication, participe aussi à la structuration du monde et est un instrument de pouvoir qui maintient les hégémonies dominantes (Spillers, 1987). Les mots et le langage ont une fonction à la fois expressive mais aussi répressive (Billig, 2009). Le langage du *care*, décliné en *besoin*, *soin*, *vulnérabilité*, *dépendance* n'est pas une description simple, mais bien un acte performatif qui participe à ce monde. La notion de *besoin* exprime un manque qu'il s'agirait de combler. Voir et entendre en termes de *besoin*, c'est se procurer la responsabilité de remplir le manque et place celui ou celle qui écoute (le pourvoyeur ou la pourvoyeuse) dans une position de pouvoir. Cette dépendance est un fait assumé par le *care*.

Néanmoins, selon l'analyse de Narayan (1995), un discours de *besoins* et de *care* a montré ses faiblesses en permettant un glissement vers une légitimation de la colonisation de 85 % du monde (en *besoin* de civilisation) par l'Europe, en guise de couverture à l'exploitation des territoires et des personnes. Il ne s'agit pas d'avoir une mauvaise ou partielle lecture de l'éthique du *care*, mais de souligner que l'objectif poursuivi de justices sociale et cognitive en recherche n'est pas toujours possible avec ce champ lexical et cette posture. Pour contribuer à la critique sociale et politique, je partage l'idée de Billig (2009) selon laquelle il s'agit d'amorcer une *révolution* d'abord rhétorique et qui permettrait de changer de paradigme, avec l'idée que le monde peut être transformé en même temps qu'il est *dit*, lorsqu'il est pensé différemment et à partir de points de vue minoritaires qui *se défendent*.

Les sujets *vulnérables* sont d'abord vulnérabilisés par la performativité du vocabulaire et du prisme par lequel ils sont perçus. Dans le cas des groupes racisés marginalisés, par exemple, ces termes pratiquent un type d'injustice herméneutique où les mots et concepts des groupes dominants servent à perpétuer les stéréotypes sur les groupes marginalisés (Berthelot-Raffard, 2018, p. 118). On pourrait d'ailleurs se demander s'il est opportun d'identifier les *besoins* des autres, plutôt que de les laisser dire quelles sont leurs forces, et quels sont leurs savoirs enracinés dans différentes conceptions de ce monde. Mais, ces éléments-là, sont-ils *audibles* et *compréhensibles* à partir des points de vue des groupes dominants ? Effectivement, comme le soulignent les études de psychologie sociale, la relation à autrui et la manière de le *voir* et *entendre* sont conditionnées par nos propres cadres de compréhension, nos préjugés et filtres qui font partie de notre socialisation.

Je présente ici des éléments de ma recherche qui ont mis en évidence la difficile lecture des besoins des autres, conditionnée par un certain nombre d'éléments et qui apparaît aussi comme une des raisons de la dimension paradoxale de la participation et de l'émancipation.

UNE RECHERCHE SUR UN DISPOSITIF DE FORMATION PARTICIPATIF

Une partie de ma recherche doctorale porte sur l'analyse d'un processus participatif ayant pour but la mise en place d'une formation dans le domaine de la santé sexuelle visant à répondre à des besoins répertoriés d'un public cible. Pour relever les besoins de ce public, une enquête avait été menée auprès de lui, grâce à des partenaires locaux, issus de la population ciblée. Dans les termes de la perspective du *care*, la nature de l'objet de cette recherche relève notamment du *taking care*, mis en œuvre par les organismes cherchant à répondre aux besoins identifiés.

Les outils méthodologiques utilisés dans ma récolte de données sont des observations participantes avec identification d'*incidents critiques*, une analyse de documents écrits, des entretiens semi-directifs avec les différents acteurs et actrices du dispositif, puis une triangulation de ces données. L'observation participante est un outil méthodologique ethnographique permettant une analyse *in situ* et s'adosse à une épistémologie qui permet de penser le rapport même des chercheur·ses à leur terrain, un élément qui sera essentiel pour comprendre la posture que je développe du *chercher avec audace*.

CRITIQUE DU *BESOIN*

Un aperçu de quelques extraits, tirés des entretiens que j'ai réalisés, permet de mieux comprendre pour quelles raisons la participation, telle que mise en place par le dispositif de formation, présente une dimension paradoxale. En effet, une des personnes l'ayant conçu exprime une difficulté rencontrée autour de l'analyse de l'enquête :

« On parle de quoi, est-ce qu'on veut des réponses normatives toutes faites ? Est-ce qu'on veut des conseils sur l'âge auquel aborder quelles questions ? [...] donc, je veux dire, j'ai décidé qu'au départ qu'on allait aller très terre à terre, et puis aussi il y a beaucoup de croyances dans les milieux (cibles) [...]. Donc j'ai décidé qu'on allait commencer à essayer de déconstruire cette croyance [...] »

En raison de manque de temps, mais aussi d'une lecture orientée menée par un type d'acteur (ici, le *pourvoyeur*), l'analyse des besoins, ou la mise en œuvre du *taking care*, dirige la réponse aux besoins répertoriés

dans une direction précise (voir dans l'extrait la répétition des formules « j'ai décidé »). L'une des raisons de la dimension paradoxale de la participation est donc que, sur le terrain, la lecture des besoins des autres est dirigée par la manière dont on *voit* (et *dit*) l'autre. L'analyse des données montre que cette manière de *voir* l'autre (groupe-cible) se reflète aussi dans les interactions entre formateur·trices et formé·es et dans les contenus de la formation. Une des participantes me confie qu'elle a été surprise par la manière stéréotypée dont les propos d'une intervenante étaient colorés :

« Désolée c'est peut-être un peu dur mais j'ai trouvé qu'une grande partie de la présentation m'a, oui alors c'était vraiment stéréotypé je veux dire [...] les exemples étaient pathétiques, ça reflétait les stéréotypes qu'elle [l'intervenante] avait. »

L'analyse du dispositif montre qu'il est traversé par une altérisation discursive due au discours social généralement porté sur certains groupes. En lien avec l'éthique du *care*, Boldrini (2021) souligne « la complexité qui caractérise la lecture des besoins des autres, exposée à plusieurs formes d'échec » (p. 117). Cette complexité pourrait être résolue, d'après elle, en pratiquant une *autoréflexivité* et en portant une *responsabilité épistémique* qui privilégient un travail sur soi et aident l'auditeur·trice « à prendre conscience de sa propre identité sociale » (p. 123) à partir de laquelle il ou elle *lit* le besoin d'autrui. On comprend de cette lecture que le sujet engagé dans l'interprétation des besoins d'autrui se doit d'adopter une posture critique d'abord envers lui-même, son point de vue, par définition subjectif. Sans quoi, l'individu projette ses croyances à propos d'*autrui* et de ses besoins et en devient normatif. Car si la lecture des autres est complexe, la lecture de nos propres présupposés de chercheur·ses peut l'être davantage encore.

La lecture du besoin d'autrui est difficile, suppose une relation asymétrique à l'autre mais n'empêche pas une relation de s'établir, voire *entrer en résonance*. Néanmoins, cette relation asymétrique l'est en réalité à cause de la direction implicite de ce qui est demandé : la personne *en besoin* doit remplir un manque, avec l'aide du pourvoyeur, et de ce fait atteindre une attente sociale précise. La conceptualisation de la relation en termes de *besoin* vient légitimer des attentes sociales questionnables plutôt que de les remettre en cause ou les changer. Les personnes en situation dite de vulnérabilité, ou les personnes de groupes minorisés manquent-elles *réellement* de quelque chose ? Se seraient-elles définies avec les termes de *besoin* ou *manque* si la société elle-même ne définissait pas la *bonne vie* avec certaines valeurs et dans des termes hiérarchisant les statuts socioéconomiques, les capacités biologiques et les capacités productives ?

Il ne s'agit pas de nier l'existence des besoins, mais de voir ces personnes par autre chose que la vulnérabilité et le manque, et de se demander si celles-ci présentent des forces que la théorie ne conceptualise pas, ne se représente pas. Que nous disent ces forces – l'idée n'étant pas non plus de savoir de quelle manière une personne mobilise ces forces pour une ascension sociale ou socioéconomique, mais bien de comprendre pourquoi ces forces n'ont pas de sens dans la société actuelle ? Et que nous dit cette absence de conceptualisation sur la critique de la société ?

Après avoir explicité certaines limites de la notion de *besoin*, j'aborde ici le deuxième point qui, à travers cette recherche, m'a amenée à faire le lien entre le rapport au terrain de recherche et l'identification d'un *dirty-care* opérant au détriment d'une subjectivité.

L'ÉPISTÉMOLOGIE DE LA RELATION D'ENQUÊTE

Dans une approche positiviste de la science, le rapport du ou de la chercheur·se à son terrain d'enquête est théoriquement vu comme une influence de l'observateur ou de l'observatrice sur, voire un obstacle à, la connaissance (Boutinot, 2014). Plus rarement, un renversement de perspective est proposé pour « transformer la relation d'enquête d'un obstacle en un instrument de connaissance » (Boutinot, 2014, p. 176). Dans le cadre de la réflexion que je mène ici, cette perspective aide à comprendre quelle particularité il peut y avoir lorsque la chercheuse fait partie de la population ciblée par la formation qu'elle analyse et de quelle manière ce lien au terrain peut aboutir à un instrument de connaissance en soi.

Parmi les catégories d'acteurs et d'actrices interrogées pour ma recherche, les participantes de la formation sont des femmes de la même minorité que la chercheuse. Je ne considère pas que nous sommes *de facto* d'une même appartenance sociale, dont il découlerait une symétrie de statut. Il s'agit de considérer que, ce qui nous lie, c'est l'assignation commune à une catégorie sociale homogénéisée et perçue dans la société à travers certains types de stéréotypes. Notre lien réside donc dans le fait d'être perçues par les mêmes filtres et, par-là, de connaître des expériences similaires.

Cette assignation créant des expériences communes, dont sont conscientes les participantes et la chercheuse, permet de se *faire entendre* autrement, dans une sorte d'*entre-soi*, où nous savons que nous vivons les mêmes types d'expériences. Une participante me confie alors :

« Parce qu'on a toujours cette peur d'être jugé alors sans se rendre compte, on parle le langage de l'autre, pour lui faire plaisir, parce qu'on est une communauté qui veut faire plaisir, on dit "oui, oui". Mais en réalité, quand tu viens derrière, ils disent, moi j'avais honte de parler de ça, j'avais honte de parler de ça pour qu'ils jugent pas mon appartenance [...] ».

De la même manière que le ou la chercheur·se va *voir et lire* le sujet interviewé, ce dernier va aussi avoir ses projections sur lui ou elle, à partir de qui il.elle est et de ce qu'il.elle perçoit de la situation. C'est ce que les chercheur·ses adoptant une approche socioculturelle et dialogique en psychologie ont montré (Muller Mirza, sous presse ; Grossen, 1988). L'identité perçue de la chercheuse a donc un impact sur ce qui va être révélé de la part des enquêté.es. Cet extrait donne à voir que les participantes se permettent de dire des choses qu'elles n'auraient pas dites à d'autres chercheur·ses. Ainsi, à partir d'une relation d'enquête qui lie le ou la chercheur·se à une population qu'il ou elle interroge, on peut souligner qu'il n'y aurait pas de bais à éviter mais bien une connaissance nouvelle et spécifique à produire.

SUBJECTIVITÉ ET *DIRTY-CARE*

Si certains auteurs et certaines autrices montrent que la relation d'enquête est une relation sociale comme les autres qui produit aussi des connaissances, cette conception n'est pas une acception possible dans tous les domaines. Dans le cadre de mon parcours doctoral et, ayant été préalablement socialisée à la recherche dans un paradigme positiviste ignorant cette épistémologie de la relation d'enquête, un déchirement entre une *exigence de neutralité* apprise et la lecture que je faisais de ce dispositif s'est créé. Cet inconfort que j'apparente à une sorte d'*injustice testimoniale* (Fricker, 2007) autodirigée a pu être résolu en approfondissant des lectures critiques et en saisissant que toute recherche est située (Gowdie, 2022).

Néanmoins, même lorsque l'intention n'est pas de privilégier le point de vue des groupes dominants, subsiste un rapport au savoir issu d'une socialisation à une pensée dominante qui se maintient dans les esprits des chercheur·ses. Se défaire de cette socialisation n'est pas aisé ni toujours possible. Une des raisons peut être mise en lien avec le *dirty-care* que souligne Dorlin. En effet, la violence du positivisme institutionnel additionnée aux assignations minoritaires que peuvent connaître les chercheur·ses les amènent à davantage connaître et vouloir se plier à ce qui est *attendu* de leur part, au détriment de leur regard ou leur subjectivité propre. Toutefois, lorsque l'individu conscientise ce rapport au savoir et ce *dirty-care*, il peut questionner ses propres savoirs comme ceux qu'il lit. En recherche, cette prise de conscience permet une sortie du *dirty-care*, non pas pour un *care* mais pour une résistance à ce qui permet en premier lieu ce *dirty-care*. Cette sortie vers la résistance, je l'appelle ici *chercher avec audace*.

CHERCHER AVEC AUDACE : VERS UNE POSTURE DE RÉSISTANCE EN RECHERCHE

Il y a un point commun central entre ce qui a permis à l'éthique du *care* de voir le jour et ce que nous soulignons comme base d'une posture de recherche audacieuse : celui de la critique du positionnement à partir duquel une réflexion est menée et ce que ce positionnement engendre.

Mon intention est de développer une posture de recherche cohérente avec l'objectif de justice cognitive. J'avais qu'une telle posture ne nécessite pas un *soin*, mais de l'*audace*. L'audace signifie qu'il s'agit d'un courage, d'une prise de risque et d'une pratique à contre-courant dans un environnement qui peut poser d'importants obstacles. La posture est déclinée en deux axes : le premier s'adresse à tous chercheur·ses, le deuxième davantage encore à ceux et celles qui auraient connu des expériences minoritaires dans lesquelles se sont créés des savoirs, non pas à éliminer, mais bien à mobiliser.

Chercher *avec audace* se base sur plusieurs considérations convergentes d'auteurs et autrices s'inspirant des théories critiques de la société : la *conscientisation* de Freire, le *dirty-care* de Dorlin et l'*épistémologie de la résistance* de Medina (2012). La trame de fond théorique de cette réflexion est l'approche socioculturelle en psychologie (Moro et Muller Mirza, 2014) qui souligne que les individus construisent les significations du monde par socialisation – enracinées dans une culture et un langage – et donc que tout esprit pensant se développe dans des interactions et est *situé* (Bruner, 1990).

Le premier axe de la posture s'appuie sur la primauté d'une conscience approfondie du *soi*, de ses propres cadres de pensée et des idéologies qui le façonnent, pour une critique de celles-ci. Une certaine lecture de la *Pédagogie des opprimés* de Paulo Freire (1968/2018) peut amener à penser qu'il s'agirait de faire prendre conscience à *l'autre*, l'opprimé, de ce qui le limite, de son aliénation et de son pouvoir (sinon devoir) de se libérer. Néanmoins, la *conscientisation*, considérée comme un élément central pour être capable de relire le monde et le mettre en cause, n'est pas un exercice de la pensée critique uniquement demandé à ceux communément considérés comme opprimés. L'émancipation des humains, entendue dans la pédagogie freirienne et rendue possible par le processus de *conscientisation* des rapports de domination, est à étendre à toutes et tous, y compris l'opprimeur. S'il peut sembler trivial de souligner que chacun possède un point de vue et un savoir situé dans un cadre spécifique, il l'est beaucoup moins d'y relever ce qui permet un maintien des rapports de domination. Les discours et les idéologies ambiantes, parfois non nommés, façonnent nos manières de penser et les théories que nous utilisons (Mahmoud, 2022). Ces discours et idéologies

nécessitent d’être identifiés comme tels pour pouvoir s’en défaire et trouver des alternatives. Autrement dit, une des conditions des émancipations de tous est que l’opresseur qui s’ignore (ou toute personne en position de privilège, incluant les chercheur·ses) conscientise et nomme ce qui constitue sa propre pensée à tous les niveaux (épistémologique, idéologique, ontologique, cosmologique), y repère ce qui est *différent* (sans être plus *vrai*) par rapport à d’autres conceptions et enfin saisisse de quelle manière elle influence ses recherches.

Dans cette perspective et pour plus de justices, il s’agira d’éviter de faire preuve de *fausse générosité*³ envers les personnes dites vulnérables, mais de revisiter nos propres visions du monde, incluant ce que nous entendons par *émancipation* et *justice*. D’ailleurs, une question peut se poser ici : qu’est-ce qu’un individu émancipé ? De et en quoi l’est-il ? Comment définir l’émancipation sans y projeter ses propres codes de valeurs ? Il ne s’agit pas de tendre une oreille ou un cœur à de vulnérables opprimés pour qu’ils s’émancipent ou qu’on rende compte de leur mode d’agir, mais bien à ceux en position de pouvoir (y compris les chercheur·ses) de disséminer les hiérarchisations en les remettant en question. Néanmoins, cette remise en question n’est pas aisée, car le système néolibéral aliène les individus de sorte que la recherche de bénéfices (et de pouvoir) pour soi opère souvent en amont d’autres préoccupations pour autrui. La critique du système et le changement social ne proviennent pas d’une volonté d’écouter et d’émanciper l’autre, de lui faire prendre conscience des rapports de domination qui l’aliènent, mais en premier lieu de ce qui nous aliène nous-mêmes. Le *chercher avec audace* préconise que la critique du système n’est possible qu’à travers une conscience et une critique du soi (ses actions, valeurs, présupposés et théories implicites).

Le deuxième axe s’appuie sur les considérations épistémiques soulevées par plusieurs auteurs et autrices. Freire (1968/2018) emprunte à la théorie critique le fait qu’il existe un point de vue privilégié à partir duquel le changement social peut être pensé. D’après lui, c’est la vision des opprimés même qui est en mesure de libérer les humains, d’où la *mission historique* qui leur est attribuée. Ainsi, les perspectives des dominé.es permettent de remettre en cause le système social dominant en percevant ses limites. À partir de ces perspectives, une performativité langagière est à créer pour déconstruire les épistémologies et pratiques dominantes. C’est ce qui est entendu par Medina (2012) qui développe l’idée d’une *résistance épistémique*. Pour lui, cette *résistance* produit une multiplication des points de vue, des frictions épistémiques et est une pratique de transformation de soi et de la société, essentielle à la démocratie. Mise en lien avec la proposition de Dorlin, cette transformation du soi passe par une prise de contact avec celui-ci, qui est en partie en proie à un *dirty-care* lorsqu’une personne est assignée à une position minorisée et perd son statut de sujet épistémique autonome. De plus, ce que souligne Medina et d’autres auteurs et autrices est que les personnes marginalisées ont une « double conscience » et un « accès privilégié à la connaissance sociale car elles ont tendance à développer une *lucidité subversive* » (Frega, 2013, p.985) pour détecter et résoudre des angles morts et enrichir une intelligence sociale.

³« Toute tentative “d’adoucir” le pouvoir de l’opresseur par souci de la faiblesse de l’opprimé finit presque toujours par se manifester sous la forme d’une fausse générosité ; en fait la tentative ne va jamais au-delà de cela. Afin d’avoir l’opportunité continue d’exprimer leur “générosité”, les oppresseurs doivent aussi perpétuer l’injustice. Un ordre social injuste est la fontaine permanente de cette “générosité”, qui est nourrie par la mort, le désespoir et la pauvreté. » (Freire, 2018, p.10)

Dans cette idée, *l'audace* est d'oser être et faire différemment, en considérant que cette différence est un atout de résistance à mobiliser et non à écarter. Ceci est possible lorsque le ou la chercheur·se ayant connu des expériences divergentes de celles majoritaires se permet de les mobiliser dans le cadre de ses réflexions. *L'audace* consiste ainsi en ce que le ou la chercheur·se reprend pouvoir sur lui-même et se replace en sujet épistémique total, sans succomber aux injonctions conformistes. Le sujet *se reconnaît* alors au sens d'Honneth, et reconnaît l'Autre non pas par l'intermédiaire d'un besoin qu'il manifeste ou qu'on *lit* chez lui – et qui éveille un sentiment de *fausse générosité* – mais par l'intermédiaire de sa différence qu'il transforme en force.

QUELQUES PERSPECTIVES PRATIQUES DU « CHERCHER AVEC AUDACE »

Plusieurs pistes peuvent être envisagées pour endosser la posture de *chercher avec audace*. Retenons ici les dernières idées évoquées, à savoir celle de *l'audace* d'oser être et faire différemment ainsi que celle de *force*.

Sur le plan de la recherche scientifique et afin de donner une portée praxéologique à ce propos, il s'agirait de penser dans la formation des chercheur·ses-étudiant·es et de leur accompagnement la notion centrale du rapport de ceux et celles-ci à leur recherche et, le cas échéant, à leur « terrain », donc aux personnes qui l'incarnent. En effet, c'est dans ce rapport à la recherche, au terrain et aux personnes, que se révèle, en miroir, le rapport à soi et à autrui ainsi qu'aux savoirs. Ainsi, dans cette praxis même de la recherche, le ou la chercheur·se-étudiant·e peut être amenée à (re)connaître et dénommer des cadres idéologiques implicites dans lesquels il ou elle se situe (par choix) ou se trouve (par ignorance).

Penser ce rapport à la recherche et au terrain, théorisé notamment dans les approches ethnographiques mais aussi plus généralement, même si dans une moindre mesure, dans les sciences sociales (Papinot, 2013), permet aux chercheur·ses d'être attentif·ves à la présence de *dilemmes* ou de *conflits* en lien avec son terrain. Dès leur manifestation, il s'agirait de permettre à l'action de la recherche de ralentir et prendre un temps pour leur prêter une attention. Ces incidents qui émergent de la recherche sont des fenêtres qui permettent, *in situ*, de mieux voir nos représentations sur les autres et celles des autres à notre égard qui sont à l'œuvre (Muller Mirza, 2011). Ralentir pour élaborer ces incidents permet d'explicitier nos propres théories implicites. Cette pratique et ce savoir acquis dans la praxis de la recherche, peut permettre au ou à la chercheur·se de mieux « prendre conscience de sa propre identité sociale » (Boldrini, 2021, p. 123). Elle permet également une « réflexion critique autodirigée sur nos propres privilèges, ignorances et angles-morts » (Stetsenko, 2022, p.14, ma traduction). Ce traçage réflexif et pratique se rapproche du journal de bord au sens décrit, par exemple, par Alice Vanlint (2021), mais ne s'y limite pas et s'en distingue par l'attention capitale qu'il accorde aux conflits ou aux dilemmes rencontrés avec les autres et/ou avec soi-même et leur utilisation dans la redéfinition de ses objets de recherche, voire à leur (re)problématisation (Charmillot, 2023, p. 9). Si nous revenons à la notion du *dirty-care* évoquée plus haut, cette pratique peut également aider (les chercheur·ses minorisées mais aussi tout·e chercheur·se) à percevoir où le *dirty-care* pourrait opérer pour un retour à une subjectivité résistante. Les chercheur·ses apprendraient ainsi à chercher avec audace.

Venons-en à l'idée de force et celle du changement de regard et de concepts. Nommer les choses, c'est les faire exister. La vulnérabilité existe donc parce qu'elle est nommée et qu'au regard de l'éthique du *care* elle est même « constitutive des vies humaines » (Paperman, 2010, p.52). Mais que nous cache-t-elle comme

force ? Je n'entends pas avancer que la vulnérabilité fait se développer une force ou qu'elle est *en soi* une force, mais je reprends ici les questions qui se sont posées tout au long de ce texte. Quelles sont les forces et les savoirs enracinés dans différentes conceptions et expériences du monde des populations dites *vulnérables* « interrogées » que nous ne voyons pas ? Que nous disent ces savoirs et ces forces ? Sont-ils conceptualisés, voire conceptualisables dans les épistémologies et les théories que l'on mobilise ? Pourquoi ces forces n'en sont pas ou n'ont pas de sens dans la société actuelle ? Dans le domaine de la recherche, certains outils qui impliquent l'expérience subjective des participant.es (et des cheur.eur.es) considéré.es comme marginaux ou vulnérables peuvent être utilisés pour redéfinir en fonction de leurs expériences, les définitions, voire les concepts proposés et utilisés dans les recherches. Ces questionnements de nature plus abstraite, posés en amont d'une recherche, donnent probablement quelques clés pour oser les ruptures, oser penser différemment. Ces questions favoriseraient ainsi la *friction épistémique* préconisée dans l'axe deux, par la montée en audibilité des points de vue et des savoirs dominés.

DISCUSSION ET CONCLUSION

L'objectif a été ici de montrer que le changement de paradigme nécessaire dans le domaine de la recherche pour une justice cognitive ne peut se faire qu'avec et par les personnes marginalisées, généralement non entendues en sciences humaines et sociales. Leur expérience permet de revoir certaines conceptions et de voir toute différence non comme une vulnérabilité mais comme une force de résistance qui aide à repenser et renommer le monde. Ainsi, j'ai souligné que ce changement adviendrait difficilement en incorporant une dimension *soignée* ou de *care* en recherche, mais davantage en travaillant *avec audace* dans deux directions : de manière *top-down*, où tout chercheur et toute chercheuse faisant partie de ces institutions de maintien des pouvoirs puissent *lire* en eux ; et de manière *bottom-up*, en ce qu'une place soit accordée aux personnes marginalisées du fait de leur différence. Pour ce faire et plutôt que de se heurter à l'obstacle de la lecture de leurs besoins, les laisser prendre un pouvoir allant au-delà du *pouvoir d'agir* souvent pensé dans les termes de meilleures capacités productives renforçant le système néolibéral, mais en reconnaissant leurs perspectives, normes et savoirs.

On pourrait formuler quelques limites à l'égard des idées avancées jusqu'ici. Notamment qu'il ne suffit pas d'être issu.es de ou assigné.es à une minorité ou être minorisé.e pour avoir une conscience des dynamiques de rapport de domination existant au sein des processus de création de savoirs et aspirer d'y résister. Et, même s'il s'agit pour certains auteurs et certaines autrices de *lutte* et de *friction* pour un vrai dialogue démocratique, il ne faudrait pas prendre le risque de survaloriser un tel positionnement. La résistance n'est en effet pas un positionnement aisé et nécessite d'être bien étoffé, mais il réclame sa voix et mérite sa pleine place dans le monde de la formation des adultes, car c'est ici même que de grands auteurs et de grandes autrices ont pensé en termes de justice sociale, à laquelle il s'agit aujourd'hui d'articuler celles de justices épistémique et cognitive. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adams, G., Dobles, I., Gomez, L. H., Kurtis, T. et Molina, L. E. (2015). Decolonizing psychological science: Introduction to the special thematic section. *Journal of Social and Political Psychology*, 3, 213-238. <https://doi.org/10.5964/jspp.v3i1.564>
- Boutinot, L. (2014). Christian Papinot. La relation d'enquête comme relation sociale. Épistémologie de la démarche de recherche ethnographique. *Anthropologie et développement*, 40-41, 173-178. <https://doi.org/10.4000/anthropodev.317>
- Berthelot-Raffard, A. (2018). L'inclusion du Black feminism dans la philosophie politique : Une approche féministe de la décolonisation des savoirs. *Recherches féministes*, 31(2), 107-124. <https://doi.org/10.7202/1056244ar>
- Billig, M. (2009). La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité. *Semen*, 27, 157-183. <https://doi.org/10.4000/semen.8903>
- Boldrini, M. (2021). Se lire soi-même pour lire les autres : éthique du care, autoréflexivité et responsabilité épistémique. *A contrario*, 31, 117-135. <https://doi.org/10.3917/aco.211.0117>
- Brugère, F. (2021). *L'éthique du « care »*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.brugere.2021.01>
- Bruner, J. (1990). *Acts of meaning*. Harvard University Press.
- Chambat, G. (2006). La pédagogie des opprimés de Paulo Freire. *N'AUTRE école*, 12, 51-53. https://www.sanstransition.org/wp-content/uploads/pedagogie_des_opprimés.pdf
- Charmillot, M. (2023). Les implications éthiques de l'accompagnement doctoral. *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur*, 39(1). <https://doi.org/10.4000/ripes.4454>
- Dayan-Herzbrun, S., Dorlin, E. et Varikas, E. (2006). Présentation. *Tumultes*, 27, 5-8. <https://doi.org/10.3917/tumu.027.0005>
- Dorlin, E. (2017). *Se défendre. Une philosophie de la violence*. Éditions Zones.
- Frega, R. (2013). L'épistémologie des dominés. *Critique*, 799, 978-991. <https://doi.org/10.3917/criti.799.0978>
- Freire, P. (1968/2018). *La pédagogie des opprimés*. Résistance 71.
- Fricke, M. (2007). *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*. Oxford University Press.
- Gilligan, C. (1982). *In a different voice*. Harvard University Press.
- Gowdie, P. (2022). Epistemologies underlying feminist and anti-racist methodologies and their contributions to critical sociological research. *Academia Letters*, 4779.
- Grossen, M. (1988). *L'intersubjectivité en situation de test*. Cousset.
- Mahmoud, M. (2022). Décoloniser la recherche scientifique en psychologie sociale : Une illustration à travers la théorie de l'identité sociale. *Akofena*, 9(2), 311-328. <https://doi.org/10.48734/akofena.s09v2.26.2022>

- Medina, J. (2012). *The Epistemology of Resistance: Gender and Racial Oppression, Epistemic Injustice, and Resistant Imaginations*. Oxford University Press.
- Molinier, P. (2022). Notes de lecture. *Cahiers du Genre*, 72, 251-286. <https://doi.org/10.3917/cdge.072.0251>
- Moro, C. et Muller Mirza, N. (2014). *Psychologie du développement, sémiotique et culture*. Presses Universitaires du Septentrion.
- Muller Mirza, N. (2012). Interactions sociales et dispositifs de formation : Une perspective psychosociale. Dans V. Rivière (Ed.), *Spécificités et diversité des interactions didactiques : Disciplines, finalités, contextes* (p. 169-185). Presses Universitaires de Lyon.
- Muller Mirza, N. (sous presse). L'apprentissage, entrée dans un dialogue échevelé. Dans M. Dos Santos Mamed et L. Kloetzer (eds.), *Analyse du langage en psychologie : approches dialogiques*. Antipodes.
- Narayan, U. (1995). Colonialism and Its Others: Considerations on Rights and Care Discourses. *Hypatia*, 10(2), 133–140. <http://www.jstor.org/stable/3810285>
- Paperman, P. (2010). Éthique du *care* : un changement de regard sur la vulnérabilité. *Gérontologie et société*, 33(133), 51-61. <https://doi.org/10.3917/gs.133.0051>
- Papinot, C. (2013). Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres « mauvais génies » des sciences sociales. *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.4534>
- Piron, F. (2017). Méditation haïtienne : répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien. *Sociologie et sociétés*, 49(1), 33–60. <https://doi.org/10.7202/1042805ar>
- Quijano, A. (2000). Coloniality of Power, Eurocentrism, and Latin America. *Nepantla: Views from South*, 3, 533-580. <https://doi.org/10.1177/0268580900015002005>
- Spillers, H. J. (1987). Mama's Baby, Papa's Maybe: An American Grammar Book. *Diacritics*, 17(2), 65–81. <https://doi.org/10.2307/464747>
- Stetsenko, A. (2022). Radicalizing Theory and Vygotsky: Addressing Crisis Through Activist-Transformative Methodology. *Human Arenas*. <https://doi.org/10.1007/s42087-022-00299-2>
- Vanlint, A. (2021). Le journal de bord comme outil de terrain. Dans F. Piron et E. Arsenault (dir), *Guide décolonisé et pluriversel de formation à la recherche en sciences sociales et humaines*. Éditions science et bien commun.
- Visvanathan, S. (2009). The Search for Cognitive Justice [En ligne]. Seminar Publications. https://www.india-seminar.com/2009/597/597_shiv_visvanathan.htm